

Charles Lévesque

Poésies

BeQ

Charles Lévesque
(1817-1859)

Poésies

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 107 : version 1.0

Sources

John Huston, *Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne*. Montréal, 1848. 4 tomes.

Yolande Gris  et Jeanne d'Arc Lortie, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867*. Volume 4.  ditions Fid s.

La femme

Et la femme est si belle et si douce en ses mœurs,
Source de pureté qui nous donne la vie,
Un ange sur la terre à qui Dieu nous confie
Pour faire notre joie et nous rendre meilleurs.

Tu la vois à genoux, auprès de ton berceau,
Lever les yeux au ciel, enfant elle est ta mère ;
Ses larmes, ses soupirs t'éloignent du tombeau ;
Dieu prolongeant tes jours exauce sa prière.

Et toi tu te fais homme et sur ton noble front
Rayonne la fierté, l'amour de la patrie.
Au faite des honneurs on proclame ton nom.
Combien tu dois de soins à ta mère chérie.

Au milieu des plaisirs que t'offre le hasard,
Tu vois encore ta sœur, riante jeune fille,
Enlacée à ton bras, demander ton regard,
Sa beauté plaît à tous, son innocence brille.

Vierge tendre et naïve, elle veut ton amour,
Ton amour fraternel qui remplit sa pensée,
Et t'offre sa candeur qui te paie au retour,
Limpide et vivifiante ainsi que la rosée.

Mais la plus sainte chose est l'épouse que Dieu
Te remet à l'autel, entre toutes choisie,
Son pur tressaillement t'anime d'un doux feu.
Tu goûtes le bonheur, jouis de sa poésie.

Homme, ô ! tu dois l'aimer, tu sais son dévouement,
L'éclat de ses attraits charme ton existence,
Tombe donc à ses pieds et fais-lui le serment
Qu'à son âme soumis elle aura ta constance.

Et toi devenu père, au jour de ton désir,
Qui connais ton devoir en ce moment d'ivresse,
Tu promets au Seigneur d'oublier le plaisir
Pour ceindre ton enfant d'une vive tendresse.

Ah ! sème sur ses pas les plus brillantes fleurs,
Orne-la de vertus, épanche le calice
Qui donne tant de joie et remplit de douceurs
La vierge en son printemps pour qu'elle ne périsse.

Car la femme est si belle et si douce en ses mœurs,
Source de pureté qui nous donne la vie,
Un ange sur la terre à qui Dieu nous confie
Pour faire notre joie et nous rendre meilleurs.

Derniers soupirs. La jeune fille

La nature est aimable au retour du printemps,
Flore embaume les lys et donne son encens
Aux guirlandes de roses.

Mon âme était soumise aux vives émotions,
Et le jour le plus beau me prêtait ses rayons,
Je voyais douces choses.

Quand la brise venait caresser mes cheveux,
Assise sous le hêtre, en regardant les cieux,
J'élevais ma pensée.

Et l'étoile du soir recevait mes désirs.
Tout me paraissait d'or. J'ai connu les plaisirs
Purs comme la rosée.

Hélas ! dans mon chemin tout parsemé de fleurs
La vie était pour moi si pleine de douceurs...
Je finis ma carrière.

De ce monde joyeux l'aspect le plus brillant
M'entraînait dans sa course et me laisse en mourant...

Mon Dieu ! la froide bière.

Ma beauté se flétrit qui parlait aux amours.
Il faut donc tout quitter et périr pour toujours...

Mais, la mort a des charmes.

Au chevet de mon lit veille la piété,
Qui me dit à genoux : pense à l'éternité !

Oh ! c'est ma mère en larmes.

Si ma faible existence a méconnu ta loi,
Mon cœur s'est repenti. Seigneur, pardonne-moi,

J'adore ta parole...

J'abandonne la terre et je meurs sans regrets,
Bénissant de mon Dieu les trop sages décrets...

Mon âme au ciel s'envole.

L'Écho des campagnes, 17 août 1848.

L'orpheline à son berceau

Adieu, mon berceau, berceau que j'aime tant ; toi qui me reçus à l'aube de la vie, si frêle, si petite, qu'un souffle pouvait m'éteindre, adieu.

Au sortir d'un pur baptême, dans ton sein on me mit, comme dans un cristal une fleur naissante ; j'ouvris à peine les yeux que pour les refermer et me rendre au sommeil, tout bas tu *chantais*.

Ta musique était douce, telle que les enfants l'aiment à cette heure première ; et joyeux, tu me dis : petite, dors, la vierge et les anges veillent sur toi.

Que de jours et de nuits furent ainsi dépensés ; jamais d'impatience, tu ne savais te plaindre ; le berceau n'a-t-il pas, pour la pauvre orpheline, l'amour d'une mère.

Plus d'un songe volage, bonheur de l'enfance, sur ton soyeux duvet, candidement je fis ; plus d'un soupir aussi, sous tes blanches couvertures, mes lèvres colorées exhalèrent.

Tu fus aussi témoin de ces petits dépits, qu'à l'âge de la faiblesse, on veut bien pardonner ; de ces larmes sans souffrance qui brillent comme des perles, et de ces gais transports, partis d'un jeune cœur.

Ô ! j'aimais à te voir toujours si bien paré ; tu le savais aussi, coquin berceau ! une frange couleur de neige, quelques rosettes de

plus semblaient te rendre fier ! moi, j'avais du plaisir.

Tu te réjouissais de même, si la main nourricière, à ma blonde chevelure donnait un suave parfum ! si dans un jour de fête, comme un lys argenté, ma robe avait de la splendeur.

Vois-tu, mon berceau, nous étions l'un pour l'autre ; toi le parterre mouvant où a crû l'innocence ; moi, la rose que tu as fait fleurir.

Maintenant, je suis grande, à trois ans et demi ; je le dis glorieuse ! ton cadre est trop étroit, il faut nous séparer ; l'oiseau devenu fort ne laisse-t-il pas son nid ?

Ne vas pas t'attrister, ça serait peine perdue ; encore si tu pouvais prendre de l'ampleur ; tu ne seras pas seul, à ma place reposera mon jouet le plus cher : ma poupée.

Jolie poupée ! oh ! plus sage que moi, ses cris n'ont point d'écho, tu ne veilleras plus ; elle dort toujours sans jamais s'inquiéter, ni des ris, ni des pleurs.

Adieu, mon berceau, berceau que j'aime tant ; toi, qui me reçus à l'aube de la vie, si frêle, si petite, qu'un souffle pouvait m'éteindre, adieu.

L'Écho des campagnes, 30 mars 1848.

Jour des morts

Au temple n'habitent plus la joie et l'espérance, les lustres ont la paleur, et l'orchestre divin qui préludait aux chants de fête, prélude aux chants des morts.

Enceinte auguste où repose la foi des tabernacles, tes ogives sacrées sont couvertes de deuil, ton sein se soulève et s'agite à de sourds gémissements.

Monte vers les cieux, pitié des humains, demande à l'éternel un doux encens qui nous rende la vie, car ici-bas tout succombe et s'efface sous le voile du néant.

Et l'homme à la terreur joint d'abondantes larmes ; la force à la faiblesse, l'espérance à la crainte. Comme l'herbe des champs au souffle de l'hiver s'incline et se détache, l'homme en ce jour lugubre se sent défaillir.

Alors, pourquoi le grand du monde cesse-t-il son audace ; à côté de l'humble prière pourquoi le riche altier fléchit-il le genou... ? La mortalité déchire tous les cœurs.

Pleurons, pleurons où nous portons nos pas, la douleur nous appelle au pied du crucifix, un catafalque s'élève et nous dit : comme eux il vous faudra mourir.

Les glas ont réveillé des cendres assoupies... La pensée fait renaître un monde qui n'est plus. Heureuse illusion !

Comme scintille l'étoile au milieu des ténèbres, de précieux souvenirs éclairent les tombeaux. C'est la fraternité des vivants avec les morts.

Vive allégresse, douces harmonies, danses légères, rêves poétiques, amitié tendre, voluptés de l'âme et du cœur, vous apparaissez encore sous le saule qui penche... un instant vous consolez.

Les pleurs ont un sourire. Sous les fleurs qu'a semées le veuvage solitaire, l'amour fidèle contemple une douce image de l'immortalité.

Et vous, petits enfants, qui avez fui la tourmente de ce monde en détresse, Dieu a fait de vous des anges pour frayer à vos mères attendries le chemin des élus.

Oh ! nous nous reverrons tous, dans la céleste sphère. Après l'orage passé, quel brillant arc-en-ciel... Chrétiens, nous vivrons à jamais heureux dans la sublime résurrection.

L'Écho des campagnes, 2 novembre 1848.

L'enfant qui dort

Dors, ma petite, dors, ton sommeil est doux et ton souffle est léger.

Les esprits célestes, sous un voile mystérieux, entourent ton berceau ; ils admirent tes grâces enfantines ; ils contemplent ton innocence et rendent hommage à l'œuvre de Dieu.

Ange sur la terre, tu respires leur haleine délicieuse qui te nourrit, plus pure que l'encens qui s'élève en tribut vers l'éternel séjour, pure comme ton cœur.

Ta petite âme est sans inquiétude. – Elle jouit dans sa perfection ; les frivolités bruyantes et les tristes dégoûts qui poursuivent le monde, n'en troublent point le calme et l'affreux cauchemar qui fait naître une conscience agitée, ne fatigue point tes sens assoupis.

Demain, dès l'aube matinale, quand Flore se parera de ses plus vives couleurs, quand la fleur du parterre, parfumée des larmes de l'aurore, sourira à la nature, toi, tu souriras à ta mère.

Quand l'oiseau du bocage, aux premiers rayons du soleil, laissera son nid amoureux, et par sa chanson joyeuse, saluera le créateur, en bégayant le doux nom de mère, tu me salueras.

Tu seras belle, belle comme le lys dans toute sa blancheur, et la rose pudique qui orne un sein virginal n'aura point ton éclat.

Ô je t'aimerai ; – dans les transports de ma joie, je recevrai tes caresses – je te presserai contre mon cœur, ce cœur maternel qui bat si fortement pour l'objet précieux que le ciel m'a confié, le fruit de mon amour, la force et la sainteté de mon union.

Bientôt, cédant à tes caprices naissants, tu voudras traîner tes membres faibles encore ; – qui te supportera dans ta marche timide, qui te suivra dans tes petits voyages, autour de ton berceau ? Ta mère.

Puis tu vas courir de chambre en chambre ; une poupée, un hochet feront tes amusements ; – qui t'apprendra à parer l'une, à te servir de l'autre, qui se mêlera à tes jeux innocents et te consolera de tes peines légères ? Ta mère.

Qui va t'enseigner à prier le bon Dieu, à lui demander du pain, à craindre ses jugements ? Ta mère. Car le bon Dieu est la source de toute chose, qui nous fait nous aimer, qui récompense la vertu et punit le vice.

Qui formera tes jeunes idées, te parlera de l'étoile qui file, de la terre qui roule, t'instruira du bien, te défendra le mal ? Ta mère.

Quand, dans la prairie voisine, nous promenant sur le vert gazon, le ciel s'obscurcissant tout à coup fera gronder le tonnerre, en te voyant pâlir, qui te dira : N'aie point peur ma fille, je suis auprès de toi ? Ta mère.

Quelques années seront à peu près les mêmes années. – Mais à quinze ans, l'âge de l'amour, des grâces et des plaisirs, qui mettra sur ta tête une guirlande de fleur, qui sera fière de tes grands yeux bleus, de ta taille élégante, de ton succès au bal ? Ta mère.

Vierge blonde, qui se réjouira de ta modestie, de ta prudence, de ta vertu, qui t'assistera dans le choix d'un époux ? Ta mère.

Et quand la mort aura fermé ma paupière, quand tu n'auras plus que mon souvenir, qui viendra quelquefois, sous l'ombrage d'un saule pleureur, prier sur ma tombe, ne sera-ce pas toi, hélas ! ma fille...

Pauvre petite, pourquoi pensé-je ainsi ; dans ce monde, tu n'as plus de mère – je suis une ombre à laquelle Dieu permet quelquefois de venir te bercer dans les bras de ton père. Et les âmes bienheureuses ne demeurent pas toujours dans le ciel. Elles descendent souvent sur la terre pour connaître la pensée et les actions des hommes.

Mais chut, ne faisons point de bruit, de peur de causer ton réveil. Aimable enfant, dors en paix, et moi je remonte vers les célestes lambris, pour demander à Dieu de te bénir encore.

La Revue canadienne, 16 août 1845.

À la fille du hameau

Vois ce petit oiseau comme il fuit. Une brise ennemie l'emporte avec elle en de lointains climats ; il fuit la neige et les autans et chante pour nous dire adieu.

Il ne voltigera plus auprès de ta fenêtre pour ramasser les miettes échappées de ta main ; sa douce voix, au lever de l'aurore, ne t'avertira plus de bénir ton auteur, et quand la nuit paisible couvrira le hameau, il ne te dira pas bonsoir.

Que souvent j'ai rêvé aux accords de sa lyre, alors mon âme recueillie s'attendrissait ; hélas ce temps n'est plus, il part et les bosquets le pleurent.

C'est la terre fatiguée qui demande à dormir, la terre qui contient ce qu'on aime. Elle appelle l'hiver qui déploie son manteau et lui ferme la paupière.

Oui, Marguerite, c'est l'hiver qui le chasse, il est donc bien méchant, il effraie les oiseaux et fait périr tes fleurs ; l'hiver emblème de la vieillesse rappelle à l'homme qu'il doit mourir.

Ne fuis point, comme le temps qui s'envole à jamais, reviens, petit ami, quand les filles du printemps chanteront des hymnes consacrées aux amours, quand la vigne sauvage se mariera à l'ormeau et que le chêne antique, pour t'offrir un abri, reprendra son feuillage.

Et toi, naïve et tendre, crains-tu l'hiver ? Au coin d'un joli feu, près de ton amant, tu oublies les fleurs et la verdure, la neige et le frimas ne t'attristent point, tes instants sont partagés entre l'utile et l'agréable, et tu dis, je suis heureuse, j'aime l'hiver.

La Revue canadienne, 22 novembre 1845.

Bienfaits

Moi je chéris l'enfance
Encore à son berceau,
Couvre son innocence
Du voile le plus beau ;

Je console la femme
Au jour de sa douleur,
Et porte dans son âme
La paix et le bonheur.

Je donne du courage
À l'homme industriel,
Qui désire en partage
Un domicile heureux.

Je réjouis la vierge
Confiante, sans détour,
Et fais luire le cierge
Qu'allume son amour.

J'éloigne la misère
Du plus obscur réduit ;
Veille sur le vieux père
Pour qu'il ne soit maudit.

À pleines mains je donne
Les grâces, les bienfaits,
Des vertus la couronne
Qui ne périt jamais.

Devinez ma science,
Elle brille sans fard ;
Je suis la tempérance
Avec un doux regard.

Nous nous soumettons tous à ta voix angélique
Parmi nous descendue, auguste vérité ;
Et des hommes unis, la jeune république,
Si pleine de ferveur, bénit ta sainteté.

À Marguerite. Le printemps

Le vois-tu, Marguerite, il arrive à tire d'aile, le petit oiseau. Comme il est aimable et joli, il revient parmi nous chanter l'hymne du printemps.

Et ton beau voyage, ne le diras-tu pas, joyeuse enfant des airs, les bosquets, les gazons, en de lointains climats et tes soupirs d'amour et de volupté.

Écoute, il gazouille et sa voix mélodieuse nous conte les délices qu'il a goûtés là-bas, puis il demande au tilleul son ombrage et veut un peu de mousse, pour construire son nid.

Tout est à toi, charmant oiseau, et les fleurs du parterre et les fruits du verger, mais chante, pour attendrir les échos de nos bois, pour charmer les ennuis de la retraite et chasser la mélancolie.

Que dis-je, oh ? j'aime la mélancolie, ses regrets et ses peines, et son charme heureux me fait jouir encore...

Entends-tu le ruisseau dont l'onde transparente fuit loin de nous, comme les heures que nous passons, l'hiver ne suspend plus son cours, il murmure pour saluer le printemps.

Sur ses bords, la timide violette, si douce en ses couleurs, si suave en ses parfums, au sein de la verdure se laisse apercevoir et sourit à l'aspect des beaux jours.

N'admires-tu pas la rose, belle entre les plus belles, en

l'honneur de Flore, sa corolle parfumée va reprendre son éclat et le lys superbe son diadème.

Le papillon volage, en signe de réjouissance, secoue ses ailes dorées et courtise déjà chaque plante, tandis que l'abeille industrielle proclame, en bourdonnant, la saison nouvelle.

À l'instant où je parle, les nymphes du jardin lui tressent des guirlandes et les Dieux bocagers, pour célébrer son retour, dansent aux accords de la lyre de Pan.

Il est temps, ma bergère, reprends ta houlette et suivie de ton chien fidèle, au fond de la vallée, sur l'herbe tendre, conduis tes blancs moutons.

Ô ! j'aime le printemps et son souffle inspirateur ; mais j'aime encore plus ma bergère, ses tresses blondes et son cou d'albâtre, sa modestie et sa vertu.

L'Aurore des Canadas, 2 mai 1846.

À Georgina

De loin, tu vois le monde, son faste et ses plaisirs, tu vois aussi ses peines sans les comprendre, à tes yeux tout paraît mystère, enchantement oh ! ne demande pas à vieillir.

Au-dessus de ta tête se trouve l'arc-en-ciel, ta robe est si blanche et tu marches tout le jour sur un tapis de fleurs, puis quand vient le soir, tu t'endors quelquefois sur le sein de ta mère, oh ! ne me demande pas à vieillir !

Semblable au lac tranquille que le vent en courroux ne ride point, que la barque du pêcheur n'a pas encore troublé, tu es calme. Oh ! ne demande pas à vieillir !

Tu es pure comme l'Iris qui s'éveille matinale et parfume le champ qui l'a vu naître, tu es fraîche comme la brise vivifiante qui ranime le laurier mourant.

Demeure dans cet âge où brille l'innocence comme le premier rayon d'un beau jour, comme l'étoile du rocher qui perce la nuit profonde et la conduit au port.

Prolonge ton année. À onze ans qu'on est bonne, l'ange de Dieu nous couvre de son aile, il nous parle en secret et nous dit mille choses, plus suaves que la myrrhe, plus douces que l'amour, qui font tressaillir l'âme.

Écoute sa voix céleste, elle est pleine d'harmonie, puis tu te diras à toi-même : pour être heureux ici bas, il faut être à mon âge et vivre dans le mystère.

L'Aurore des Canadas, 6 juin 1846.

La prière. À Georgina

Ton âme soupire. Elle s'élève au-dessus de la nue, comme une douce colombe aux ailes blanches, comme l'aigle altier qui fixe le soleil sans être ébloui, jusqu'au ciel.

Que le ciel est beau à qui l'aperçoit ! L'Éternel sur son trône, chargé de gloire, entouré des archanges qui composent sa cour, des feux purs et brûlants que son souffle alluma pour ne jamais s'éteindre, accueille la prière.

La prière est sainte. C'est la voix de la veuve éplorée, les cantiques de la pieuse vierge, les cris du malheureux, les soupirs de l'homme juste ; la prière donne la paix à l'âme et la joie au cœur.

Quand le vent siffle et que la tempête gronde, le navigateur hardi conduisant son vaisseau sur les vagues en courroux, de peur des récifs, regarde le compas et s'adresse à Dieu.

Le clairon sonne-t-il la charge ? L'acier retenti et la foudre éclate, le soldat intrépide, au milieu du carnage, des morts et des mourants, s'il se sent frappé, laisse tomber ses armes et s'écrie : Oh ! mon Dieu.

L'orphelin, né avec la douleur, dont les membres sont à peine vêtus, en quittant le chaume qui le couvre pour demander l'aumône, se recommande à Dieu.

Et les rois de la terre qui peuvent tout ce qu'ils veulent, dont les jours se passent au gré de leurs désirs, pour reconnaître son empire,

dans leurs palais superbes, déposent à ses pieds leurs diadèmes.

Interroge la nature – les fleurs se courbent sur leurs tiges, les arbres penchent leurs rameaux verdoyants, les fontaines suspendent leurs cours, tout ce qu’enserme le globe s’humilie en sa présence.

Unis ta pensée à la pensée de Dieu ; parle à l’Être Suprême, il t’écoute. C’est lui qui tarît les larmes, protège l’innocence et couronne la vertu.

L’Écho des campagnes, 5 décembre 1846.

Le cimetière. À Jessy

Quel est ce lieu funèbre que l'Ange de la mort couvre d'un sombre voile, où la terre s'entrouve, en un jour de deuil, pour nous recevoir ?

Le prêtre l'a béni, au son d'un glas lugubre ; le silence y règne, la douleur y veille et, dans sa foi profonde, le chrétien révère ce dernier asile des dépouilles mortelles.

Vois-tu ce marbre froid aussi blanc que la neige, fragile monument où son nom est gravé, que les vents effaceront : c'est le tombeau du riche qui n'a vu luire qu'un jour, il deviendra poussière comme lui.

J'aime la croix de bois qui s'élève timide au-dessus de la fosse pour ainsi dire ignorée, cette fosse du pauvre que Dieu seul protège, où quelquefois l'âme pieuse vient prier.

Ici, le front décoloré, sa pensée au ciel, la jeune mère, qui n'a plus d'espérance sur son enfant à peine né que le destin lui a ravi, dépose une guirlande de fleurs.

Plus loin, sous la pervenche, dort la vierge candide, amante de la vertu, dont les heures passèrent joyeuses ; plus loin encore le saule pleureur ombrage la sépulture du vieillard qui ne voulait point mourir.

Je m'arrête. – Hélas ! et sur l'urne funèbre qui contient la

blanche fleur que j'avais cueillie, et trop tôt passée, je me penche et veux verser des larmes.

Écoute ; entends-tu cette voix si douce que tu n'as point connue, cette voix qui me fut chère. – Elle dit : tes cheveux en boucles, ton teint de rose, tes grâces naïves sont mortels, mais ton âme, ma fille, jouira de l'immortalité.

Oh ! quand tu seras dans le Ciel, où l'aurore brille toujours, où le bonheur est sans peine, tu verras ta mère. Que d'amour infini ! Elle mettra sur ta tête la couronne des anges et vous ne vous quitterez plus.

L'Écho des campagnes, 12 décembre 1846.

La fleur sauvage

À ****

Tu t'éveilles, petite Fleur ; vive et enjouée, sur ta tige flexible, coquettement tu te berces et reçois la rosée.

La rosée du matin qui tombe du Ciel d'azur, en perles et en diamants, pour orner le lys de la vallée comme la Fleur des bois.

Aux rayons du soleil tu tressailles de plaisir, et t'épanouis, puis dans le cristal de l'onde qui se joue à tes pieds, tu penches la tête et t'admires.

Beauté passagère. Le zéphyr amoureux t'apporte ses parfums. Philomèle t'offre ses doux concerts, et le gai papillon, aux ailes d'or, veut te donner un baiser.

Moi je t'aime et te trouve jolie – petite fleur – si j'osais te cueillir – non reste au buisson dont tu fais la parure et fleuris plus d'un jour.

Le parterre a l'Amarante, les champs ont la Violette et les bois ont la *Fleur sauvage*.

L'Écho des campagnes, 19 décembre 1846.

La bonne étoile. À ma sœur

Lorsqu'heureux ici-bas, le plus beau de mes rêves brillait comme une flamme à ses vives étincelles, soudain elle s'est voilée.

Et mon rêve n'était plus, et la nuit profonde s'empara de ma vie, comme au fort de l'orage, un nuage affreux enveloppe la terre.

Alors, triste et plaintif, j'errai sur la colline, j'interrogeai les astres et les astres me dirent : deuil et silence.

Je tournai mes regards vers un autre horizon, au lieu de ses feux je ne vis qu'un tombeau. Elle m'avait abandonné.....

Le feuillage mourant de l'arbre solitaire dont l'ardeur de midi tarit la sève, lorsqu'arrive le soir, à sa douce clarté se ranime et renaît.

Si j'étais comme l'arbre, isolé dans la plaine..... aucune lueur ne pénètre mon âme, seule dans l'ombre elle veille.....

Et toi, charmante Étoile, créée pour l'amour tu veux luire pour un autre, au monde où nous sommes et te laisser aimer.

Ô ! l'amour bienheureux ; c'est ton front chaste et pur, c'est l'ivresse, la joie de deux cœurs unis, c'est l'oubli de la terre pour les cieux.

Bénie soit l'heure de ton hyménée ; bénie soit le cercle que tu vas décrire et que ton Étoile, auréole de bonheur, pour toi brille toujours.

L'Écho des campagnes, 6 février 1847.

Le hameau

J'aime une maison blanche et la verte charmille
Où folâtaient les jeux,
Les roses d'églantiers et la noble famille
Des lys majestueux.

Leur aspect est riant : le pampre a son feuillage
Sur le toit d'un berceau ;
Le peuplier sourit à la vigne sauvage ;
Plus loin est un jet d'eau.

Là, dans un beau jardin, l'abeille industrielle
S'approche du muguet,
Se pose, prend le suc et bien vite oublieuse
Courtise un doux œillet.

Ce lac est transparent, là dans ses blanches ondes
Où l'on peut se mirer,
Les filles du hameau, belles brunes et blondes,
Accourent s'admirer.

Et, toi, mon vieil érable, à la cime encor fière,
Par les vents respecté ;
Souvent tu fus témoin d'un aveu solitaire,
D'un mot de volupté.

Moi j'ai ce souvenir : à ton pied, sous ton ombre,
La brise se taisait ;
Dieu bénisse son nom. Mon cœur était moins sombre
Dis combien je l'aimais.

Et l'amour est si pur en de chastes étreintes,
Quand deux cœurs ne font qu'un ;
Quand les larmes du soir, de vrai bonheur empreintes
Lui donnent leur parfum...

Voyez ! l'arc-en-ciel brille et l'hirondelle passe ;
La narcissé fleurit,
Le timide roseau s'élève dans l'espace
Et la grappe mûrit.

Ici, c'est un rocher, fendu par le tonnerre
Où fut gravé son nom ;
Il est mort on nous dit, recouvert de poussière
Ce héros du canton.

Viens mon fidèle chien, revenu de la plaine
Où passaient les moutons ;
Tu caresses l'enfant, cours à perte d'haleine
Et fais plus de cents bonds.

Je vois le laboureur, content de sa journée,
Dételer ses chevaux ;
Il embrasse ses fils, compte une bonne année
Et s'apprête au repos.

Alors, auprès de lui, la payse joyeuse
Entonne un bon refrain :
Le travail est fini, la famille est heureuse ;
On bénit le destin.

L'Écho des campagnes, 4 mai 1848.

L'église

La cloche du village
Sonne la piété ;
De Dieu c'est le langage ;
C'est la chrétienté.

Ô ! venez, nous dit-elle
Respirer la candeur,
Douce, limpide et belle,
Elle guérit le cœur.

Ici, vit l'immortelle,
La rose à son côté,
Et le cierge étincelle,
Si pleins de volupté.

C'est le signe de vie,
Magnanime étendard,
Confondant le génie,
Du salut le rempart.

C'est l'autel et le prône,
Le cantique divin,
Jésus-Christ sur son trône,
Servant à son festin.

L'airain se tait : Silence !
Le culte va s'ouvrir ;
Adorons sa présence,
Dieu voudra nous bénir.

Je te vois jeune fille,
Pieuse, sans éclat ;
Sur ton front la foi brille
Et tu pries tout bas.

Où va donc ta pensée,
Pure de tout désir,
Une fois exaucée
Que rien ne peut ternir.

Je choisis ta prière ;
La ferveur monte au ciel.
Dieu sera moins sévère ;
Je te suis à l'autel.

L'Écho des campagnes, 18 mai 1848.

Aux riches. La petite mendiante

I

Vous puissants de la terre, oh ! ne refusez rien,
À ces petits enfants qui demandent du pain ;
Et Dieu vous le rendra. Les âmes charitables
Trouvent toujours au ciel leurs aumônes comptables.

II

Regarde mon haillon, toi, riche, à l'œil sévère,
Heureux dans ton château ;
Dédaignes-tu l'enfant, humble dans sa prière,
Qui touche à ton manteau ?

Des mets délicieux abondent sur ta table ;
Tu nourris bien ton chien.
Moi, je manque de tout, couche dans une étable
Et succombe à la faim.

Vois, dans ton beau palais, où la grandeur habite,
Tous les tiens sont joyeux ;
Dans mon obscur réduit, la misère a son gîte,
Tourment des malheureux.

Mon père est tout transi, sa force est épuisée,
Bientôt il verra Dieu.
Pour nous ma mère active a son âme brisée,
Son travail donne peu.

Depuis l'aube du jour, à genoux, à mains jointes,
Oh ! pour tant supplier ;
Et des hommes cruels ont dit nos douleurs feintes
Pour nous humilier.

Hélas ! je suis à plaindre – il serait doux des charmes
À mon si triste sort.
Retourner au logis, là les trouver en larmes,
Ou peut-être la mort.

Laisse toucher ton cœur – que ta main bienfaisante
Empêche de souffrir.

Dieu protège les bons, exauce l'indigente
Qui quête sans rougir.

Mais le riche irrité menace de son chien ;
Il parle de prison, lève même la main.
L'innocente en pleurant fuit vite de sa porte.
Dieu ! son père n'est plus, sa mère à demi morte.

III

Et vous qui refusez – à l'heure de la mort ! –
Qui prodiguez vos biens en stériles largesses ;
Quand vous verrez cesser votre orgueil, vos richesses
Peut-être craindrez-vous un trop funeste sort.
Car le pauvre à son tour, debout dans sa carrière,
Pour vous auprès de Dieu, n'aura point de prière.

L'Écho des campagnes, 2 juin 1848.

La feuille d'érable, fête nationale

Couronnons-nous de fleurs
Mettons le signe d'alliance
Amis chantons en chœurs
Des hymnes de réjouissance.

Et ce jour est si beau. Regarde le soleil
Il a bien plus d'éclat, je ne l'ai vu pareil ;
C'est crois-moi, citoyen, qu'il éclaire la fête
 Et réchauffe les cœurs
 Et revêt de splendeurs
L'heure tant désirée, à laquelle on s'apprête.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille chérie
Amis chantons en chœurs
Des hymnes à la Patrie.

Le Bourgeois vigilant, dès l'aurore du jour
A planté le drapeau sur la plus haute tour
 En honneur établie
D'un héroïque fait, par le peuple anoblie.
 Son visage est riant ;
 Son cœur est triomphant ;
 Il se parle à lui-même
 Et dit ce mot suprême
 Nationalité.

 Dieu bénisse la terre
 Où j'ai reçu le jour,
 Là délivré de guerre,
 Féconde notre amour
Pour le bien, le travail, les arts et la science
La douce charité, trésor de conscience
 Et ce sage abandon
 Qui fait de la maison
Un temple de douceur, où l'ami nous visite,
Notre épouse nous aime et la bible est écrite.
 Et son cœur est si plein
 Qu'il s'adresse au destin

Et répète encore
Ce mot qu'il honore
Nationalité.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille chérie
Amis chantons en chœurs
Des hymnes à la Patrie.

Ici le tambour bat. Entends-tu le canon
Qui résonne si fort et couvre le vallon.

Oh ! ce n'est point la guerre
Approche-toi, mon fils
Écoute ma prière :
Aime bien ton pays
Si moi, je suis ta mère
La Patrie est première
Et ses droits sont sacrés.
Des devoirs consacrés

Les siens sont les meilleurs. Et la mère chérie
L'embrasse tendrement. Va servir la Patrie.

Soudain l'enfant joyeux
Qui préférait les jeux
Saisit une bannière
Court à la procession,
Dans la foule se confond
Qui marche au Sanctuaire.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille chérie
Amis chantons en chœurs
Des hymnes à la Patrie.

L'offertoire a cessé. Sous des rameaux joyeux
La bonne égalité, fait alors des heureux.
Le riche n'est plus fier et sa main il la donne
Au charron citoyen qui ce jour abandonne
 Ses outils, ses travaux,
 Que de joyeux propos
 À la table servie
Animent la gaîté du peuple que convie
 La nationalité.

Chacun dit l'avenir à sa bonne manière
Ici c'est un marchand qui pronostique bien
Son fermier près de lui prenant part au festin
Avocats, médecins, laboureur et notaire.

Le Maire du village
Élève alors la voix,
Il brandit son feuillage
Et propose à la fois

Une double santé. L'honneur et la Patrie,
Au drapeau verdoyant qui ce jour nous rallie.
Soudain mille bravos du peuple réuni
Répondent à sa voix que le peuple est uni.

Le bonheur que veut l'homme
Là le met à sa place et lui donne la somme
Du cœur le plus content.
Et le peuple ce jour peut se voir triomphant.

Il se dit lui-même
Ces vérités qu'il aime.
Justice, Égalité
Font la Fraternité.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille chérie
Amis chantons en chœurs
Des hymnes à la Patrie.

Jeune fille si belle,
Qui cultive l'œillet,
Dont la candeur recèle
Un encens plus parfait.

Qui bénit Dieu de cœur et la Vierge et les Anges ;
Qui fait fleurir la rose et chanter les mésanges
Qui t'occupes le soir, au coin de ton volet
À caresser ta mère, ou lui dire un feuillet
Dont les rêves sublimes
Sont pour moi des énigmes ;
Dont le cœur est fidèle aux plus nobles vertus
Pour conquérir un cœur, douce Vierge, Salut.

Cette feuille sacrée
Par nous tous honorée
Sur ton sein palpitant
À côté d'un diamant
Patriotique fille,
Je la vois, elle brille.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons le signe d'alliance
Amis chantons en chœurs
Des hymnes de réjouissance.

L'Écho des campagnes, 22 juin 1848.

[Moi je chéris l'enfance...]

Moi je chéris l'enfance
Encore à son berceau,
Couvre son innocence
Du voile le plus beau ;

Je console la femme
Au jour de sa douleur,
Et porte dans son âme
La paix et le bonheur.

Je donne du courage
À l'homme industriel,
Qui désire en partage
Un domicile heureux.

Je réjouis la vierge
Confiante, sans détour,
Et fais luire le cierge
Qu'allume son amour.

J'éloigne la misère
Du plus obscur réduit,
Veille sur le vieux père
Pour qu'il ne soit maudit.

À pleines mains je donne
Les grâces, les bienfaits,
Des vertus la couronne
Qui ne périt jamais.

Devinez ma science
Elle brille sans fard ;
Je suis la Tempérance
Avec un doux regard.

Nous nous soumettons tous à ta voix angélique
Parmi nous descendue, auguste vérité ;
Et des hommes unis, la jeune république,
Si pleine de ferveur, bénit ta sainteté.

L'Écho des campagnes, 3 août 1848.

Regrets

Où vas-tu Colombine, en ces riants sentiers
Que bordent des ormeaux et de verts peupliers ;
Où fleurit la violette et naît la marguerite,
Où la belle-de-jour a son heure bénite.
Où par un vent léger se penchent sur le thym
Des touffes de lilas qu'embaume le matin,
Où la voix du chasseur, à travers la bruyère,
Se mêle à la chanson de la blonde bergère.
Là dorment des soupirs que protègent les cieux,
La fontaine se tait qui coule dans ces lieux,
Et les petits oiseaux, dont le tendre ramage
Éveille les amours assoupis sous l'ombrage,
Garderont mon secret.

Oh ! tu me disais : j'aime ! à l'approche du soir
Lorsqu'au bord du ruisseau nous venions nous asseoir
Les bras entrelacés, joyeuses, souriantes
À l'aspect de la nuit, des étoiles filantes ;
Un doux feu t'animait, je voyais sur ton front

D'un amour infini la chaste réflexion.
Et la bouche entr'ouverte et la paupière humide,
Comme ici la rosée alors devient limpide,
Tu murmurais tout bas le nom que tu chéris :
Et l'ombre d'un amant sur les gazons fleuris
Soudain apparaissait au milieu du silence,
Il te tendait les bras, vous vous juriez constance.

Dans son riche manoir, la fille châtelaine
Qui désire un seigneur, offre château, domaine,
Se revet de fin lin, se pare de diamants,
Torture son esprit aux plus beaux sentiments.
Un fantôme idéal s'empare de son âme,
Elle veut de l'amour la plus brillante flamme
Et la cherche le jour et la rêve la nuit.
Atteint-elle son but ? Non, le cruel la fuit.
Mais la fille du pâtre, enfant de la nature
Dont la fleur au corsage est toute la parure,
Trouve un cœur pour l'aimer, un cœur qui la bénit,
Pour éclairer ses pas une étoile qui luit.

Je vois tes blancs moutons au pied de la colline,
Sur l'émail parfumé qu'ombrage l'aubépine ;

Bondissant tour à tour au gré de leur instinct,
Ils ignorent la peine et se font au destin.
Je voudrais être toi, bergère mon amie,
Belle comme une rose, au printemps de la vie ;
Je voudrais être toi pour conduire un troupeau,
Pour goûter le bonheur dont on jouit au hameau.
Tu n'as point de contrainte ; au lever de l'aurore
Tu quittes la chaumière et le soir viens encore,
D'un frère, d'une sœur tu reçois le baiser,
Ils préparent pour toi l'agneau sur le brasier.

Oui, l'amour est un bien que nous donne le ciel,
C'est le feu le plus pur, que n'est-il éternel ?
L'espérance a sa joie, aussi ses sacrifices,
Si le cœur est fidèle, il use d'artifices.
L'amarante que dore un rayon du matin
Étale ses appas à l'arbrisseau voisin,
Vit-elle jusqu'au soir ?... Mais la tempête arrive
Et l'on voit ses débris sur la prochaine rive.
Ainsi tombe le charme alors qu'on n'aime plus.
La richesse n'est rien près des simples vertus.
Toi, tu ne savais pas que j'étais ta rivale...
Si je te l'apprenais à cette heure fatale.

Cours vite au rendez-vous, en ces riants sentiers
Que bordent des ormeaux et de verts peupliers,
Où la voix du chasseur, à travers la bruyère
Se mêle à la chanson de la blonde bergère,
Celui qui t'aime tant, qui dédaigne ma main
S'empresse de se rendre... Eh ! moi j'irais en vain.
L'autel va vous unir, toi, tu seras sa reine
Heureuse à son côté, si fière en son domaine...
Là dorment des soupirs que protègent les cieux.
La fontaine se tait qui coule dans ces lieux,
Et les petits oiseaux dont le tendre ramage
Éveille les amours, assoupis sous l'ombrage,
Garderont mon secret.

L'Écho des campagnes, 14 septembre 1848.

Le vétéran

Il dort notre héros !... une pierre isolée
Me reedit ses exploits au milieu du combat ;
 Il dort : près de ce mausolée,
 Qu'élève à sa mémoire
 Un tribut à la gloire,
Tombent les pleurs d'un vieux soldat.

 Moi, j'ai vu ce guerrier,
 Dont le mâle génie
 A sauvé la patrie,
 Se couvrir de lauriers ;
Sur son coursier fougueux, en front de la colonne,
Il criait aux soldats : il faut vaincre ou périr ;
En avant, Canadiens ! La victoire de Dieu donne.
Les ennemis fuyaient !... Noble et grand souvenir.

 Au sortir du combat,
 Je l'ai vu magnanime,
 Récompenser l'éclat,

Épargner la victime.

Son cœur était joyeux ; point de drapeau flétri.

Sur le champ de bataille, entouré de vaillance

Le dieu Mars proclamait vainqueur *Salaberri !*

Les clairons ont sonné l'heure de délivrance.

Hélas ! mon colonel,

Tu n'es plus sur la terre...

Ton regard immortel

S'étend sur ma chaumière.

Veille sur mes enfants comme aux jours glorieux,

Lorsque de tes soldats tu devenais le père !

Daigne écouter leur voix qui monte vers les cieux,

Ils honorent ton nom et ta valeur guerrière.

Il dort notre héros !... une pierre isolée

Me rendit ses exploits au milieu du combat ;

Il dort : près de ce mausolée

Qu'élève à sa mémoire

Un tribut à la gloire,

Tombent les pleurs d'un vieux soldat.

L'Écho des campagnes, 5 octobre 1848.

La jeune mère

Mes jours s'éteindraient-ils, alors qu'un doux espoir
Me retient à la vie, au moment du devoir.
Hélas ! pourquoi mourir quand mes jeunes années
Brillantes des couleurs qu'amour leur a données,
Me montrent l'avenir sous un aspect riant
Me disent : – Tendre mère, élève ton enfant.
Il sera beau ton fils, à l'heure de naissance
Sur ton sein, endormi, berceau de l'espérance,
Tu mettras un baiser sur son limpide front,
Vingt fois en un instant tu lui diras son nom
Et fière de ce fruit si précieux à sa sève,
Pour qu'il grandisse pur tu créeras un rêve.

Élève-toi mon âme auprès du Tout-Puissant,
À sa volonté sainte offre un cœur repentant.
Oh ! mon Dieu !... les douleurs !... mes veines sont glacées
Mon regard s'obscurcit... mes forces épuisées,
Crainte, joie et tourment m'obsèdent à la fois
Secourez-moi Seigneur... Elle n'a plus de voix.

Une douce harmonie,
Des chérubins le chœur
À sa prière unie,
Lui chante le bonheur.

Ainsi qu'un vif rayon ressuscite la plante
Par l'orage inclinée et que l'on voit mourante,
Que l'aile du zéphir veut réjouir encor,
Son amour maternel a pu vaincre la mort.
Elle vit : sur son sein entouré de blancs langes
Sommeille un cher enfant caressé par les anges.

Approche du chevet où la candeur repose,
Contemple ce sourire et cette bouche en rose,
Il est frais, n'est-ce pas, comme un lys du printemps,
Suave comme un œillet qui prodigue l'encens,
Myrte plus précieux que toutes les coroles...
Pour peindre ton bonheur tu n'as point de paroles.
Approche... mais ici veille la chasteté,
Tu bénis ton épouse. – Ah ! sa pâle beauté
Dit combien la souffrance a fait languir ses charmes,
Que pour te rendre père elle a versé des larmes,

Que pour te présenter un si noble fardeau
Il a fallu lutter aux portes du tombeau.

L'Écho des campagnes, 9 novembre 1848.

Chénier !

Canada ! mon pays, digne fils de la France
Que la fougue du temps, encor dans ton enfance,
A si fort balloté ; que la main des revers,
Méconnaissant tes droits, par des chocs si divers,
A rendu malheureux, maintenant que l'aurore
D'un plus beau jour a lui, que tes vertus encore
Te montrent partout grand, éloignent l'oppression,
Réjouis-toi, mon pays. Tu n'es plus ce scion
Au bout du monde, obscur, tu prends part à la gloire
Des peuples affranchis et tu chantes victoire ;
Marche tête levée au rang que te prescrit
La justice de Dieu ; – si tu n'es plus proscrit,
Fais entendre ta voix – Oh ! qu'elle retentisse –
L'autel où tu t'assieds ne veut de sacrifice
Que celui de la paix, de la douce amitié
Où brûle constamment un encens d'équité.
Tu comptes des guerriers fameux dans les combats ; –
Brise le marbre froid – Oh ! n'admires-tu pas
Sur leurs fronts immortels l'auréole de gloire

Décernée aux héros, enfants de la victoire ?
De la mère-patrie, arborant l'étendard,
Montcalm, à Carillon, éleva des remparts –
Ses canons ont lancé la mitraille brûlante,
Et la terre un instant de carnage sanglante,
Ouvrit son large sein pour en faire un tombeau
À de vaillants Anglais vaincus par son drapeau ;
Et ce preux Chevalier, défenseur de la France,
Qui dut au Canada l'heure de sa naissance,
Qui servit avec gloire et illustra son nom
Delery, lieutenant du grand Napoléon ;
Bedout et Pelequin, lorsque grondait l'orage,
Avec cœur et sang-froid, montant à l'abordage,
Habiles mariniers, terribles sur les eaux,
Que Neptune a dotés du titre d'amiraux ;
Aux champs de Chateauguay quel écho te répète
Les nombreux roulements, les sons de la trompette ;
Quel écho te redit – sur le sol renversés,
Que de braves enfants, que de morts entassés ; –
Une ombre t'apparaît, un des fils de Bellone,
De festons de lauriers, tenant une couronne –
C'est de Salaberry, autre Léonidas,
Que protégeait alors l'égide de Pallas –

Et St. Denis encore, exemple de courage,
Enfantant plus d'un brave au milieu du carnage,
Où Perreault valeureux rencontra le décès
Sous le fer et le feu proclamant le succès...
Hélas ! des échafauds, la terreur et les larmes ;
Citoyens égorgés qu'avaient trahis les armes ;
Lorimier, Hindenlang !... héroïques vertus !
Tu pleures ces martyrs et CHÉNIER qui n'est plus.
Il aimait tes forêts profondes et sauvages,
Tes énormes rochers au-dessus des rivages,
Où l'Aquilon se brise avec tant de fracas,
Où la foudre du ciel se perd en longs éclats –
Et la cime des monts qu'un brillant soleil dore
Aire de l'aigle altier où résistent encore
Les chênes orgueilleux, témoins des fiers exploits
Des Indiens confondus si guerriers autrefois.
Il aimait de ton sein la précieuse abondance,
D'un travail fortuné trop juste récompense ;
Et ce joyeux sourire où se peint la candeur
De la fille attentive auprès du moissonneur –
Tes bosquets verdoyants, dont le riche feuillage,
À l'amour malheureux, offre un discret ombrage ;
Tes rapides torrents précipitant leurs cours,

Tes lacs aux claires eaux quand viennent les beaux jours
Que le ramier agile effleure de son aile
Où vogue au gré du vent la légère nacelle –
Il aimait les flots bleus du noble Saint-Laurent
Qui gronde sur la plage, arrête le passant,
Lui dit avec orgueil : je suis roi d'Amérique !
Quel fleuve comme moi peut-on voir magnifique ?
Qui baigne dans son cours nos plus riants hameaux,
Fertilise les prés, arrose nos coteaux.
La rustique chaumière au pied de la colline
Qu'ombragent de vieux pins, qu'entoure l'aubépine,
Asile de bonheur, où chacun vit en paix,
Où les amants heureux ignorent les secrets,
Où l'ange du Très-Haut tous les jours vient s'abattre –
C'est pour toi, son pays, qu'il a voulu combattre !
Ô ! ruines d'un saint temple, écroulé sous les flammes !
Ô ! cendres des autels qui consolait tant d'âmes !
Ossements dispersés par le fer des Anglais,
Victimes d'un moment qui vivrez à jamais,
Vous qui vengiez alors les maux de la patrie,
Qui du ciel contemplez cette terre chérie,
Parlez et dites-nous s'il ne fut point vainqueur ?
Il périt en soldat, il avait un grand cœur ! –

Quand les rouges boulets foudroyaient le village,
Quand Saint-Eustache en feu, redoutait le pillage,
Quand le sang ruisselait sur les débris épars
De ses toits saccagés, confondus au hasard –
Que de cris ; oh ! mon Dieu ! des mères désolées,
Sur leur sein attiraient leurs filles éplorées –
Des enfants sur la neige exposés aux frimas,
Trop faibles pour combattre appelaient le trépas –
Des épouses, Grand Dieu ! pour éviter l’outrage
D’un féroce ennemi, s’excitaient au courage,
Et de piques s’armant, imploraient le destin
De sauver leur honneur par une noble fin.
CHÉNIER au premier rang brave entre les plus braves,
Affrontant le danger ne connaît point d’entraves,
Vingt fois au cimetière où les balles portaient,
Où les fiers paysans à ses côtés tombaient,
Il lance son coursier, appelle la victoire,
La mitraille le frappe... il est couvert de gloire !
On se presse, on l’entoure, il voit les ennemis,
Et dit ces derniers mots : je meurs pour mon pays !

L’Écho des campagnes, 11 janvier 1849.

L'esclavage

Ont-ils de la pitié, ces planteurs inhumains,
Qui mettent l'esclavage en honneur mercenaire !
Coupable ambition ! Les pauvres Africains !
Peuple qu'on avilit, devenu tributaire.

Ah ! le nègre gémit entre leurs dures mains !
Au milieu de la paix, plus méchants qu'à la guerre,
Ils spéculent sur lui par d'horribles moyens –
Tuer sans faire mourir, un semblable, son frère !

Et le monde le sait – il est indifférent
Au sort de la victime, au mauvais traitement
Que le malheureux noir, jour et nuit souffre, endure.

L'Amérique est cruelle, au nom de liberté,
Et son code un tyran qui la montre parjure –
Dieu brisera les fers du captif irrité.

La Feuille d'érable, mars 1849.

Refrain de la mésange

Laboureur vigilant,
Qui chéris ta famille,
Pour préparer ton champ
Aux coups de la faucille,
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :
Plus d'hiver, le ciel change ;
Adieu la neige et les frimas,
Sème, sème, tu cueilleras.

Au retour du printemps,
Quand reverdit la terre,
Sous un soleil ardent,
Aimable jardinière,
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :

Plus d'hiver, le ciel change ;
Adieu la neige et les frimas,
Sème, sème, tu cueilleras.

Fillette, en ton boudoir,
Qui veux la giroflée,
À l'approche du soir,
Ne crains plus la gelée ;
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :

Plus d'hiver, le ciel change ;
Adieu la neige et les frimas,
Sème, sème, tu cueilleras.

Toi, qui fais le coquet,
En un jour d'allégresse,
Pour offrir un bouquet
À ta jeune maîtresse,
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :
Plus d'hiver, le ciel change ;

Adieu la neige et les frimas,
Sème, sème, tu cueilleras.

L'Écho des campagnes, 12 avril 1849.

Le poète malheureux

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

GILBERT.

Pourquoi chercher encor de ces bois le feuillage,
La solitude a ses attraits.
Plus de gaîté profane ! – À l'ombre des bosquets
Je vais écouter le ramage
Du bel oiseau de nos forêts.
Séduisante nature,
J'admire tes tableaux !
La richesse de ta parure
Réjouirait tant mes pinceaux.
Mais un triste délire
S'empare de mon cœur,
J'éveille la douleur !...
Sur un autre sujet j'essayerai ma lyre.

Si j'entrouvre ta tombe,
Pardonne à ma témérité,
Le talent qui succombe
A droit à l'immortalité.

Tes ossements sont froids : hélas ! ta cendre,
Couverte d'un linceul,
Dans son lugubre cercueil,
Refuse de se répandre,
Je vois ton front revêtu d'un laurier,
Si brillant et chargé de gloire –
Toi, tu croyais qu'on pourrait t'oublier –
Tu vis au temple de mémoire !

De la Saône, ta rive,
Quelle vague plaintive
T'a dit d'être malheureux ?
Quel éclat de tonnerre,
« Sublime comme les cieux »
T'a renversé par terre ?

Périt-il le génie ! – Il renaît de lui-même.
Il embrasse l'univers :
Plus que les conquérants, il porte un diadème –
Le monde de concert,
Honore ses vertus – la noble intelligence,
Arbitre de faveurs,
Sur ses malheurs passés témoigne sa souffrance,
Et puis verse des pleurs.

Quel astre lumineux éclaira ta carrière ?
Mais tu n'as vécu qu'un jour,
Et riche de ses dons, a prêté sa lumière
À ton poétique amour.

Ta lyre harmonieuse
A touché plus d'un cœur !
De pompeux novateurs, la phalange envieuse
A reculé devant ta future grandeur ! –

Et que leur ont servi leur vanité superbe,
L'encens à leur veau d'or, leur folle prétention ?
Pensaient-ils à leur fin, à ce convoi funèbre
 Qui rit de l'ambition –
La France a tant gémi de leur perversité –
 Combien avaient creusé l'abîme !
Triomphèrent-ils tous avec impunité ?...
 Tu fus leur première victime !

 Séjour des bienheureux,
 Dans les champs Élysées,
 Que de noms glorieux
Ont alors accueilli tes augustes pensées !
Homère t'appela du beau nom de Poète –
 Salut de fraternité !
 Racine a couronné ta tête
 Des fleurs de l'immortalité.
Ô ! Gilbert tes accents exercent leur empire,
 Ta poésie a son autel –
 Ici, mon âme qui soupire
En méditant tes vers, s'élève jusqu'au ciel !...

L'Écho des campagnes, 5 juillet 1849.

Ode dithyrambique

dédiée à Monseigneur Bourget, évêque de Montréal

Nous insérons avec plaisir la pièce de vers suivante, composée par notre compatriote Chs. Lévesque, Écuyer, Notaire. Ces stances ont été inspirées au poète par la vue du tableau magnifique que vient de créer le pinceau de M. Hamel. Ce tableau, maintenant exposé dans l'atelier de l'artiste, représente la scène de poignante désolation qu'offraient les abris (sheds) de Montréal en 1847, lorsque nos infortunés frères d'Irlande y gisaient par milliers en proie à la plus terrifiante misère, nus, affamés, dévorés par les ardeurs d'une fièvre qui se jouait de l'art de la médecine. – Le sujet était beau, sans doute ; et il est d'autant plus flatteur d'entendre dire à [tous] les connaisseurs que le peintre s'est montré digne d'un tel sujet. Il nous fait plaisir, aussi, de voir M. Chs. Lévesque, avec le pinceau du poète, transmettre à nos neveux ces souvenirs de l'été de 1847, si douloureux, mais en même temps si empreints des charmes que laissent après elles tant de belles vertus pratiquées. Honneur et cordial encouragement !

Pourquoi riches seigneurs, en vos manoirs superbes
Affectez-vous la volupté ?
Pourquoi votre mépris, vos paroles acerbes
Repoussent-ils la pauvreté ?
Pourquoi recherchez-vous tant les jeux et les fêtes,
Où la mort pose son linceul ?
Lorsque tombe la nuit, vous appuyez vos têtes
Au milieu des plaintes, du deuil.

Vous voulez des trésors, pour, gorgés de délices,
Éterniser votre splendeur !
Vous les foulez aux pieds, les plus durs sacrifices
Sont la cause de leur malheur.
Où gît votre piété qui peut tarir leurs larmes ?
Les voyez-vous mourir de faim ?
L'Irlande est-elle vouée à l'opprobre, aux alarmes ?
Vous ! croyez-vous au lendemain ?

Sur vos murs orgueilleux de Dieu le doigt sévère
Hélas ! écrira vos forfaits,
Et les vents détruiront en un jour de colère

L'élévation de vos palais.
Que direz-vous, alors, aux coups de la tempête
 Qui ne se ralentira point ?
Vous aurez tout perdu, richesses et conquêtes !
 Oh ! vous fuirez dans le lointain.
Par milliers, ils quittent la plage
De leur patrie en proie à mille maux,
Peste, famine ; on les voit par troupeaux,
Ici, côtoyer le rivage,
Spectres vivants, les yeux hagards ;
 L'Amérique qu'ils ont foulée
Se creuse sous leurs... ô ! ciel, sous nos remparts
L'espérance pour eux à jamais s'est voilée !

Aux *abris*, aux *abris*, cœurs généreux, sensibles !
 Apaisez leurs gémissements !
Le mal ronge leurs os, leur misère est horrible ;
 Que pouvez-vous à leurs tourments ?
Ils errent dans ces lieux, poussés par la violence
 Du plus effrayant désespoir.
Hurlant comme des loups, martyrs de la souffrance ;
 Pour eux le jour n'a point de soir.

Sur de tristes grabats la fille avec la mère
 Blasphèmement dans leurs convulsions ;
Combien ont vu le fils sur son malheureux père
 Porter le bras, dans ses visions.
Ils s'ignorent entre eux ! L'amour est infidèle ;
 Ils exposent leur nudité,
Sur ces corps abrutis la passion se décèle,
 Hélas ! sans criminalité.

Qu'ils meurent aujourd'hui ! point de cris de détresse,
 De tant de maux on voit la fin.
Les plus beaux sentiments, l'amitié, la tendresse,
 On voudrait réveiller en vain.
Ces cadavres glacés ! – nul des leurs ne resserre,
 Les froids cordons de leur linceul.
Le convoi qui les suit au lieu du cimetière,
 Lui-même a cloué leurs cercueils.
Comme un vent qui brûle les airs,
Dans la cité le typhus se propage ;
Plus de gaîté, plus de concerts :
Partout il décime, il ravage,
Où fuir pour échapper à l'horreur du trépas...
Montréal est désert... plus de luxe, d'éclat !

Sublime religion, tes pasteurs vénérables
Ont illustré la foi !
Leurs soins infatigables,
Sans bornes et sans loi,
Toujours inébranlables,
Malgré l'injustice du sort,
Jusqu'à la dernière heure ont pu braver la mort.

L'ardente charité, sœur de leur ministère,
Sur l'océan du monde, en pleurs et en prière,
À travers les écueils a guidé leur vaisseau.

Sacrifice plus beau !
Souffrants, ils ont salué l'éclatante bannière
D'un martyrologue nouveau.

Abaissez vos yeux sur la terre,
Filles de pitié,
Dont la vie était calme auprès du sanctuaire,
Oh ! vous avez quitté
L'asile du bonheur pour affronter l'orage ;
Les palmes dans vos mains ont donné quelque ombrage
À ces êtres mourants.

Vous avez succombé !... Recevez notre hommage.
Demandez au Seigneur de bénir notre encens.

Ô ! vertueux Prélat, qu'ici ton peuple t'aime !
Tu possèdes un noble cœur.
Qui ne révère point ta dignité suprême,
 Ton évangélique candeur ?
Ils étaient, tes enfants, malheureux sur la terre.
 Proscrits, tu les traitas en père.
Pour eux tu préparas des couronnes au ciel.
Attends !... Ta récompense est au trône éternel.

 Et toi, dont le génie
 A tracé leur tableau,
Même en trompant la mort, tu leur donnes la vie.
HAMEL, nous admirons ton vigoureux pinceau.
Oui, l'immortalité qui décerne la gloire
 T'accueille dans son char.
 Ton chef-d'œuvre de l'art,
 Si digne de l'histoire,
Fera graver ton nom au temple de mémoire.

Les Mélanges religieux, 19 octobre 1849.

Martyr politique. I.[-] Duquette

Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

L'ABBÉ DELISLE.

Vous dont les souvenirs se portent en arrière,
Qui marchez par le monde, et foulez la poussière
De nos grandes Cités, convives des plaisirs,
Auprès des ris, des jeux, employant vos loisirs,
Dont les sens exaltés goûtent les jouissances
D'un calice trop plein de folles espérances.
Vous qui la nuit dormez sur de soyeux duvets,
Qui rêvez l'âge d'or, formez de beaux souhaits,
S'envolant en fumée au lever de l'aurore,
Quand les charmes du soir disparaissent encore,
Sur la fosse d'un frère, allez-vous quelque fois,
Chagrins, verser des pleurs et prier à sa croix ?
Et vous qui vous nommez amis de la patrie,
Dont l'éclat d'un instant peut exciter l'envie,
Dont la course est rapide au faite des honneurs,
Habiles courtisans pour briguer des faveurs,
Lorsque la vanité sous vos riches portiques,

Fait croire que vos noms deviennent historiques,
Qui dites au pays : nous travaillons pour toi,
Notre langue, nos mœurs, de nos pères la foi.
Contemporains du jour qui passez avec gloire
Sur son cadavre froid, si digne de mémoire,
Vous savez que son sang a rougi l'échafaud,
Hantez-vous les cyprès qui couvrent son tombeau ?

Joyeux petit enfant, dans les bras de sa mère,
L'ange qui le vit naître adoucit sa paupière,
Enveloppa ses traits d'un signe de grandeur,
Lui donna le courage et la bonté du cœur,
On dut bien le chérir dès ses tendres années.
Ah, qui pouvait prévoir le cours des destinées ?
Sous le dôme du temple, il révérait Scion,
Demandait au pasteur sa bénédiction ;
Dans les prés, dans les champs, où l'appelait Diane
Il s'amusait folâtre où rien n'était profane,
Et les feux du hameau l'éclairaient au retour,
Vigilant et rempli d'un filial amour.
Mais lorsqu'il se vit homme et s'ouvrir la carrière,
Qui mène à la grandeur, qu'un citoyen préfère,
Lorsque des libéraux, les chaleureux discours

Retentissaient partout et répétaient toujours,
Que le peuple était las des plus cruels outrages,
Qu'un pouvoir tyrannique obsédait nos rivages,
Qu'on préparait des fers, pour mieux nous asservir,
Que courbé sous le joug, le peuple allait périr,
Il sentit la valeur battre et gonfler ses veines,
Et pour rompre à jamais ce qu'il croyait des chaînes,
Il ceignit une épée... il s'avance au combat...
Mais le sort le trahit, infortuné soldat.

Hélas, dans un cachot, profond, humide et sombre,
Le pâle meurtrier qui ne voit que son ombre,
Lui parle, l'interroge ; il s'écrie un instant :
« La loi punit le crime, un sort affreux m'attend ! »
Les fers aux pieds, aux mains, comme un tigre farouche,
Il écume de rage, hélas, rien ne le touche !
Et frappant la muraille où l'écho retentit,
Il blasphème son Dieu, lui-même se maudit.
« Au gibet ! au gibet ! »... il veut surprendre l'heure,
La loi qui le condamne, est pour lui la meilleure.
Saisi par le bourreau, terrible en son devoir,
Il insulte la foule, accourant pour le voir.
De l'homme criminel effroyable peinture.

Cet horrible tableau révolte la nature...
Mais DUQUETTE était là, dans un étroit donjon,
Victime d'un malheur, prisonnier d'Albion,
Le visage serein. Ô ! son air magnanime,
Prouvait une âme ardente, et son horreur du crime.
De tendres souvenirs entouraient son esprit,
Les paroles du prêtre au pied du crucifix,
De sa mère les soins, sa douleur retracée,
Les jeux de son enfance. Et la belle pensée,
Qu'il avait accompli les faits d'un citoyen,
Lui montrait l'avenir, que mérite un chrétien,
Plus dévoué, plus fort, à l'heure du supplice,
Pour faire de ses jours, un noble sacrifice.

Quand la cloche lugubre au haut de la prison,
Sonnait l'heure fatale : et répétait par son,
« Approchez, approchez ! C'est une ère nouvelle,
La vengeance a ses droits sur la tête rebelle ;
Approchez ! le bourreau l'étranglera vivant,
Vous le verrez souffrir, palpiter, expirant,
Repaissez votre vue »... Et Duquette s'avance,
Avec calme et sang-froid, au lieu de la potence :
Il agite un mouchoir, dit un dernier adieu,

Et laisse son pays, pour le séjour de Dieu.
Ô ! peines ! Ô ! regrets !... je cherche encor sa trace.
Le temps détruit-il tout, il trouve ici sa place.

Je conçois ta douleur et tes gémissements ;
Une voix t'a crié : sacrifice, tourments !
Tes cheveux ont blanchi sous le toit solitaire :
Tu t'es meurtri le sein. Ô ! lamentable mère,
Mais ton fils est au ciel, heureuse Éternité,
Et son nom sera cher, à la postérité.

La Minerve, 2 août 1853.

Ce morceau de poésie est tiré d'un petit recueil inédit, composé il y a déjà quatre ans, et intitulé, Martyrs politiques du Canada, comprenant, Chénier, Hindenlang, Cardinal, Chevalier de Lorimier et autres, que l'auteur, M. Charles Lévesque, se propose de publier, soit dans quelque feuille publique ou en pamphlet, selon que les circonstances le lui permettront. [Éditeur.]

Table

La femme	4
Derniers soupirs. La jeune fille	7
L'orpheline à son berceau	9
Jour des morts	11
L'enfant qui dort	13
À la fille du hameau	16
Bienfaits	18
À Marguerite. Le printemps	20
À Georgina	22
La prière. À Georgina	24
Le cimetière. À Jessy	26
La fleur sauvage	28
La bonne étoile. À ma sœur	29
Le hameau	31
L'église.....	34
Aux riches. La petite mendicante.....	37
La feuille d'érable, fête nationale.....	40
[Moi je chéris l'enfance...]	47
Regrets	49

Le vétéran.....	53
La jeune mère.....	55
Chénier !.....	58
L'esclavage	63
Refrain de la mésange	64
Le poète malheureux	67
Ode dithyrambique.....	71
Martyr politique. I.[-] Duquette	77

Cet ouvrage est le 107^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.